

FIRE & FORGET / POÉSIE - TRACT 5 À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

L'ÉCRITURE-VÉRONIQUE

On voudrait danser à blanc. Gesticuler en pleine blancheur du papier.
On voudrait se fondre anonyme au moment de signer. Naître exclu de lettres. Être en immunité le dormeur oublié des mots. On voudrait.

L'acte funambule d'écrire.
L'acte de dévider son fil de ligne lente
ombilic d'un voyage sans visibilité.
Et jouer de méandres de cahots sursauts. Jouer de voltige.
Surplomber des vertiges.

Acte qui demeure solitaire.

Solitaire car personne ne me ferait adhérer à une quelconque religion
de la communication aujourd'hui. Aujourd'hui des slogans des colloques des débats. De toutes les polémiques. De tous les séminaires. Aujourd'hui où l'esprit se culture.
Où la parole devient dérision.
Aujourd'hui où les vocabulaires copulent en toutes directions de leurs afféteries de séduction.

J'écris en nudité.

Et j'acte sur le fil de ma lente ligne vers plus de solitude. En ce moment même. Au présent du moment. Au ludique sonore du mot. Je ne désire pas savoir au nom de quelle vision s'embarque le regard pris au dévidement de ligne d'encre noire.
Ni vers quelle autre résidence.
Écrire est acte simple qui houle et plisse son terrain de vagues.
Et friche sa nature de blanc de page.
Geste qui s'étire et par boucles noue et renoue comme se nouaient déjà, je l'ai entendu dire, les ficelles mayas.
Tels aussi les viscères d'une lecture-avenir.
Telles les autres mancies.
Et ce geste, muet en soi, ira toujours plus au fond de l'informe... plus au vide
en ligne lente qui suit sans dire une trace que rien ne précède et je sais que jamais je ne saurai ni ne pourrai savoir.
Et en cela même sera la vérité du voyage.

Témoigner ?

Dire ?

Acte sans foi. Sans loi.

Écrire quand dehors est silence
dehors est attente du jour et je m'installe.
Se mettre à table c'est s'approprier à révéler et surtout pénétrer de plain-pied dans la neutralité. Avouer mais en même temps contester.
Batifoler. Écrire comme Aventure.

BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS

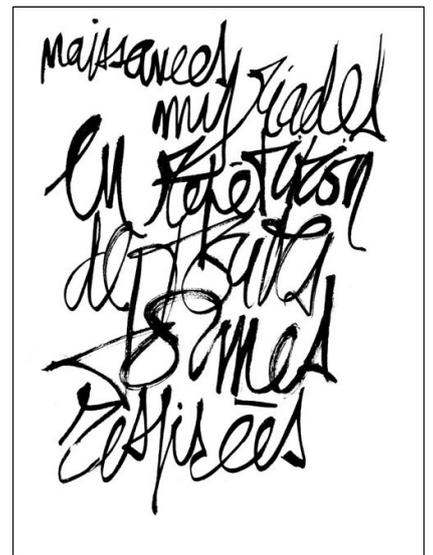


Théo Lésoualc'h à Barjac en 1974.

Lecture de Théo Lésoualc'h de TERRE ET CHAIR, L'ESPACE DU JAPON avec une présentation de José Galdo à l'émission 50.000 POÈTES sur Radio Ark-en-ciel.



Théo Lésoualc'h, PREMIER GESTE D'AVANT L'AUBE, expérience dans l'entre-deux de la nuit et du jour du 23 décembre 1978 au 23 décembre 1979 aux Éditions Mai-Hors-SAISON.



Théo Lésoualc'h (18,5 x 25).

Il y a jeu dans le seul désir d'écouter tinter le mot. De le sonoriser.
Comme enjeu déjà de mort la naissance du cri.

J'écris.

Dehors la nuit. Dehors la pluie.

Il m'avait été donné de marcher. De me tenir dressé. De me déplacer.
J'aurais appris à parler alors qu'une seule syllabe m'aurait suffi pour chanter. À voir et je m'écorce au regard de regarder. À flotter tandis que j'aimerais nager ou mieux plonger me laisser embarquer par la vague et vaguer. Je vole.

Mais aussi je pille. Mais aussi je dérobe.

J'écris.

J'écris. Agis de tous mes engrenages. Rouages. Les icônes de ma sorcellerie. Les grimoires ont cela qu'ils font apparaître où personne ne s'attendrait des terres océans déserts. Mes continents du dedans... et mon geste sera alors de forer le passage à ma plus-que-réalité. Illicite et prisonnière du secret. Souviens-toi des alignements de bâtons inclinés qu'on t'imposait de mettre au pas. Souviens-toi du grincement d'acier de la plume aux becs aptes à déchirer. Faire gicler le papier... et répandre l'encre dont l'odeur était... souviens-toi, violette d'acidité.

Écrire allait devoir s'ébrouer. Se dévider nerfs.

Écrire serait ligne de haute trahison. Et pour défier les rails de la page je traînerai... lambinerai... Mon écriture pourrait devenir une sorte de fumigation... non ?...

Mes ancêtres, m'assure-t-on, me condamnaient par contumace pour le seul fait d'épeler mon nom. Et pourtant de but en blanc m'enlangèrent aux ÉCRITURES déclarées saintes... droit descendues d'un Sinaï de catéchisme.

Alors comment prendre rang ?

Entre lettres et l'Être... celui, l'homme aux cornes qui imprimait le sol de ses fourches.

Qui tenterait d'aller piétiner le nombril du labyrinthe ? Le choix demeurera et, aujourd'hui plus que jamais, tranchera des deux états. Grâce à ma distance je peux voir, en tout petit, accroupi le scribe. Homme lapidaire.

Car je sais qu'aux origines de ma lente ligne l'homme en image de l'homme dresse vers le ciel-néant ses pierres.

Et il faudra louvoyer entre pièges
le geste d'écrire ne pouvant qu'être insurrection.

J'opte pour une écriture de l'apparition.

Le voile de Véronique.

Oui éjaculer au crépi d'un mur

Jouir le pavé

Écrire à sang blanc pour désaseptiser la fausse santé
pour donner à rire

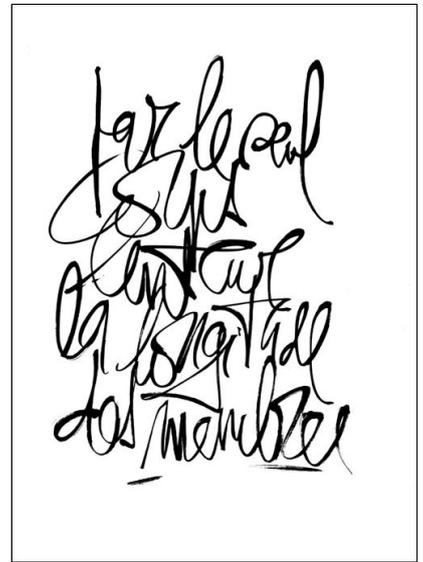
pour déshumilier

élever le désir à son sur-lieu de réalité.

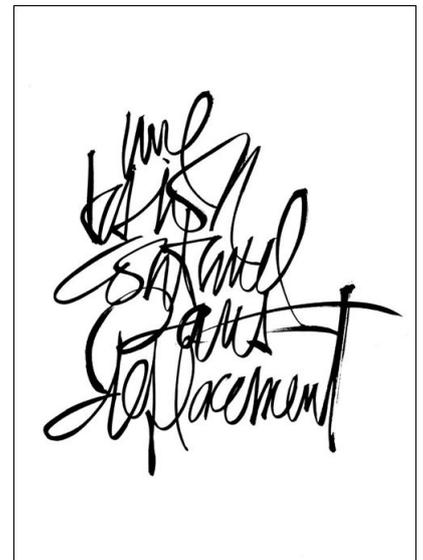
Et l'écriture devra avancer par brûlures sur ses pulsions de saltation
car autrement comment pourrions-nous aller au-devant du dieu... le dieu dansant ?... comment ?

Oui il devait bien y avoir de cela dans l'incantation.

C'est une chose que de jouer à transfigurer. De prendre en mains les choses et les modeler par argiles interposées
chose que d'écrire en se donnant rôle de Père...



Théo Lésoualc'h (18,5 x 26,4).



Théo Lésoualc'h (18,5 x 26,3).



Théo Lésoualc'h (18 x 23,4).

et copier. Voler.
Dérober.

Déshabiller... et plus avant, en amant, s'enfoncer à perte vers plus de ténèbre. Vers la totale invisibilité. Apparition-disparition. Dans le geste de tendre son voile, l'écriture de Véronique devient drame. Flamme.

Sur le chemin de la mort falsifiée.

Descendre au centre... jusqu'aux cendres du foyer.

Il y aurait à savoir laisser se dépouiller son corps aux nombres aspérités. Saigner d'encre. Se lécher. Se sucer. Se vider plaie vivante... et de soif en soif se liquéfier.

Au fur et à mesure des craquelures qui givrent mes lèvres je grave mes baisers. M'enivre.

Il y a aussi les entre-mots, les interlignes. Tous les espaces ouverts vides. Sauts de plume. Acte qui consisterait à faire jaillir les blancs du papier. Dire pour trahir la faculté infinie qui continuera de dire l'oubli. Et de cela il serait temps de prendre conscience malgré la Science qui nous incitant à honorer la Mémoire se fait ennemie de l'Oubli.

De l'Oubli, mais surtout des immenses stances de danse auxquelles il nous convie.

Vrac de tout ce qui m'obsède. Vrac et effluves et effervescences. À quel moment la flamme se fait-elle mot ? Et à quel degré du mot le mot «flamme» perd-il de sa transe ? Vrac de toutes les flèches qui en permanence me traversent et fuient, se diluent immédiatement en amnésie.

Il y a... c'est sûr, fringale de démesure.

Désir d'être désir.

Et franchir en vrac le monde écharpé du regard.

D'un âge de plus en plus quadrillé. En fait... Véronique ne faisait que passer sur le chemin. Peut-être était-elle arrivée là par hasard. Seule ou bien accompagnée... ou encore était-elle venue délibérément pour voir. On nous laisse là-dessus ignorants.

Mon geste de frapper sur les touches d'un clavier. Dehors la pluie tombait. Chaque lettre qui se déclenchait était un talon qui tapait. Il pleuvait sur ma toiture. Mon écriture en lieu replié de soupente était harcelée par le déchaînement des gouttes. Le sang bat sa mécanique de bestiole sans nom. L'aube ne saurait tarder. Et quelqu'un se trouvera qui par métaphore parlera de mélodie pour associer entre elles les deux sonorités de la pluie

de l'acharnement des plombs à tambouriner les mots
mélodie mais pourquoi pas batterie ou usine ou cacophonie ?

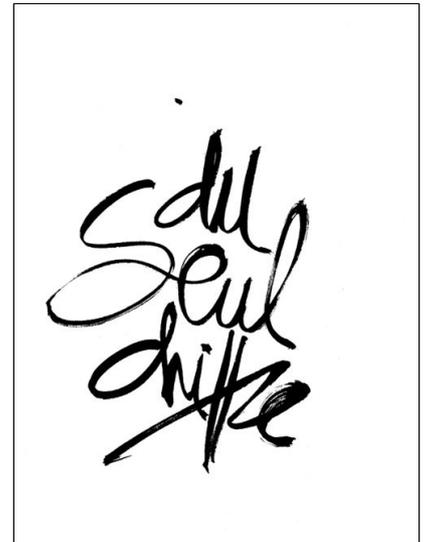
L'instant d'écrire
d'écrire l'instant

toujours le dilemme d'une mise-à-mot.

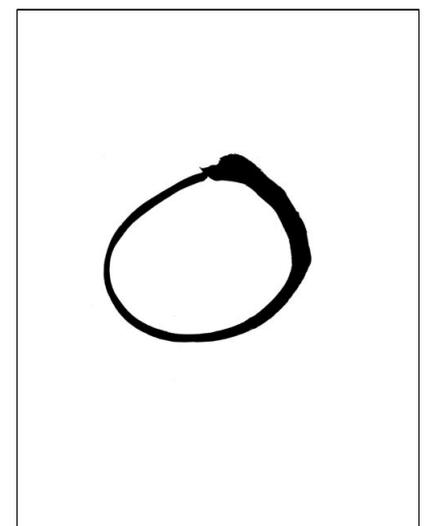
Rien cependant ne m'expliquera les carnets de notes fourrés dans une poche du sac et tenus par un élastique ou enveloppés dans un fourreau de plastique et sortis n'importe où au hasard des étapes. Ni leurs pages datées, situées. Ni leurs emardées et traversées de demi-phrases, de phrases sans verbe, de mots plantés, isolés, tronqués. Et tachées de vins, de fièvres, de jus d'ananas, de moustiques écrasés. De doigts maculés. Illisibles grouillées de rues marchandes tamisées et aussi de temples quartiers mal famés trafics de foules... cahiers à jamais refermés comme pour n'être jamais visités.



Théo Lésoualc'h (18,3 x 23,5).



Théo Lésoualc'h (17 x 23).



Théo Lésoualc'h (18,5 x 24,2).

Rien ne m'expliquera le sens des mots qui s'accrochent aux escales.

Rien. Ni fioriture, ni florilège, ni anathème...
ne me dira ce qu'est l'écriture d'avant la lettre.

Car Véronique emportait en trame de son voile les traits martyrisés d'un homme. Mortel et éternel. Dieu ou héros. Et hors du temps acculé à sa mort. L'homme saignant.

Je me souviens du trouble qui me saisit quand pour la première fois je passai mes doigts sur les reliefs d'une poterie Jômon au Japon. Une poterie en ongles imprimés par un potier néolithique. Cette écriture qui n'ose le mot.

Ne cherche pas à signifier mais tout naturellement se pose en épave flottante, le temps seulement de tricher le temps.

De faire un peu le mur et de s'en aller folâtrer quelque part à travers des zones buissonnières.

Qui... à l'antenne du mot écrit ?
Graffitis... qui ?

Et de ces mots qui prennent parfois en plein sommeil. Mots qui réveillent. Mots d'urgence griffonnés de biais, les yeux plombés, avant de replonger... et dans l'embrume d'une voix dont on saurait que déjà elle aurait été ravalée la seconde qui suit. Comme ça de nuit en nuit se sont imposés à moi et des villes frappées d'interdit et des quartiers fugitifs où la chair enfumait stance sur stance et où il me fallait me plier au sordide et m'escarper par mots de passe des emphases anonymes et comme destinées à ne jamais me frayer de sésame.

Combien de fois ?

Et pourtant on aimerait ne jamais émerger de ces comas.

On souhaiterait avoir droit à l'asthénie chronique. Exclu de la raison.

On voudrait (bien que le verbe «vouloir» soit éculé) on voudrait... On voudrait à en crever.

Et ce qu'on ne saura jamais assez c'est que c'est justement là que nous errons et errerons hors de la pagination. Sans la frontière rassurante d'un semblant d'horizon.

Là que rien de nous n'imprime.

Cette nuit-là tandis que j'écrivais, dehors il pleuvait.

Quand l'aube se leva, le sol, les feuilles des arbres étaient saupoudrés rouges. Un peu plus tard quelqu'un m'expliqua qu'il s'agissait de sable. Un sable venu d'un désert du sud et apporté par la pluie de la nuit.

Je retrouvai le lendemain au réveil mon texte de la veille. Un texte qui m'était totalement étranger. Un homme s'enfonçait par les rues d'une ville qui au fil de ses pas se faisait ruines jonchée d'épaves de voitures éventrées. Il pleuvassait un crachin de sable fin qui se densifiait. Lentement se déposait remodelait les reliefs les aspérités. Rouge et de plus en plus épais freinait la marche. L'homme atteignait enfin le dernier quartier lui-même saupoudré jusqu'aux portes de la ville qui s'ouvraient sur l'espace désertifié d'un sahara de dunes.

Et cette histoire qu'avait évacuée ma mémoire témoigne en faveur d'une insondable faculté du regard.

Insoupçonnée capacité qui ruse. Muse. Infléchit les bizarreries des hasards.

MOTS

**mots les mots ombres
mots qui claquent la porte**

**choses qui se hurlent en vrac
les mots sont des silhouettes vaincues
d'avance
mots en chambre
mots de chambre à rideaux
mots qui frangent l'ordre par des
respirations infranchissables
qui sont pain-de-mie de l'urgence
mots-mie sans réverbération
je désilhouette les mots infra-rouge
les oscillations du mutisme
décomposé par syllabes-impasses
je crois seul le tremblement du mot
le mot typhon qui n'a pas son
dictionnaire
souffre qui se souffle qui sourd seul de la
bouche sourde
laboure des espaces d'âme
tristes incyclables antennes
processionnaires**

**tous grimages à habitations de blessure
sans logement possible
les mots pour moi sont
lieux friches
désert du sidéral
l'inculte
temps qui est innommable
identification niée jusqu'à l'origine
de la première et unique cellule
vie suicidée en puissance
dieux du silence travesti de phrases
solidifiées
molles pourtant du rire salvateur
inarticulé**

**les mots sont l'éponge d'un certain
sacrifice
en voyage dans l'immuable**

**Théo Lésoualc'h
Alès mai 75.
(Inédit).**

ooo

**un souffle qui est plus que le divin
espace qui se perd dans l'espace
vide qui est le vide
testament du noir
feu oiseau des plaines incapables
l'âge versau dimensions toutes fondues
désir reste le lieu-folie
ligature avec le**

**du décor
gesticule de l'interne
qui encore vivra l'invivable
du ciel cultivé labouré
regard au carbone x
vivre capable du tout
et**

**les sphères s'insignifient
même
le mirage des anti-surfaces
tout
est dieu
tout
est déicide**

**l'espace animal
mille multiples**

**Théo Lésoualc'h
juillet 75
(Inédit).**

Et si Véronique ne s'était pas trouvée là !
Si elle n'avait pas tendu son voile à l'homme supplicié !

Ou bien encore... si elle s'était contentée de rejeter au loin le voile roulé en boule au lieu de le défroisser !

Sixième station.
Écriture qui joue dans l'ultra-son.
Écriture infra-vision.
Écriture d'un ailleurs... ICI-présent.

J'écris par contrefaçon. À contre-mémoire.
J'aime à refouler vers ma suivante apparition, traîne-savates sans visage, toutes les litanies des encres stériles. Oui il y a encore pour moi dans tout ça — j'entends les entre-mots, les interlignes — un effrayant mirobolant théâtre... un miracle-opéra... un palais des transparences et de dédales hantés.
Épicerie bouquinée sur le pouce, par inaction... en même temps que s'effacent les mots de mes paysages. Je prendrai encore table à d'autres terrasses. D'autres embryons de phrases circuleront sur mon genou.
Encore il y aura rencontres. Accidents véniels... pages effeuillées et feuilles lacérées. De pages enragées.
Instant déchiffré qui se livre.
Et livre sans la dictée d'aucune voix.

Et en méconnaissance totale d'être plus qu'infirme, les mots dans tout ce fatras... porte-à-faux qui nous seraient béquilles ou croix. Oui nos vieux dieux sont bien morts et quels orphelins largués traquent encore au long des allées de cimetières quelques paroles de marbre afin de se donner à luminer un peu en fanal illusoire ?

L'herbe rumine
l'oiseau se tisse un nid de ciel
sur les parois de ma nuit une ligne lente macule ses constellations à silhouettes bestiales

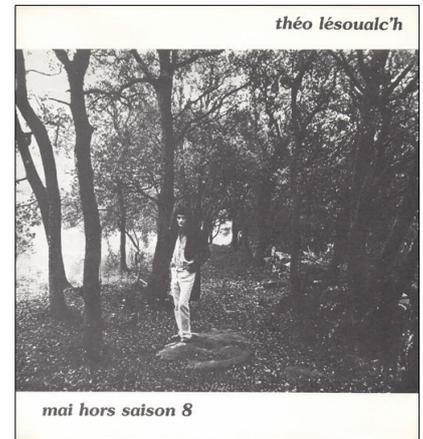
désordre
désorganisation
l'automne a sonné et mot-à-mot... écorchée une phrase comme une mue abandonnée.
Chaque lâcher de mots chaque fois nouvelle nudité.

Et nous procéderions alors par escalades. À mille contre un. Mille empoignades. Mille sans logement. Mille autres qui nous tendraient leurs embuscades et tout parés pour le combat ramperaient et siffleraient et se tiendraient tapis, serrés, prêts à venir s'emmêler... cela à la seule fin de falsifier les pistes. Jadis je me serais fait peau de n'importe quel tatouage.

Écrire par traquenards. Par déménagements.
Inhabiter. Être champ d'épandage.

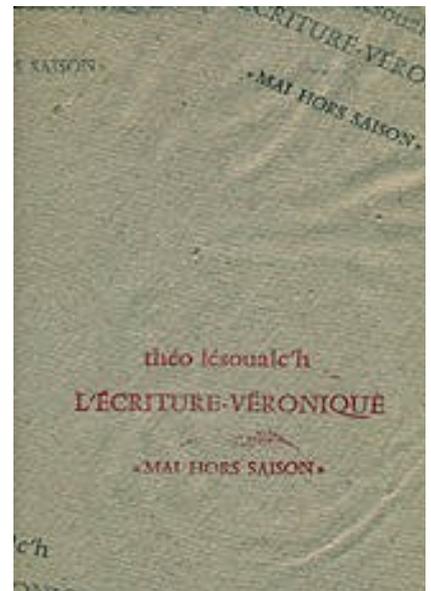
Dans l'unique lettre que je reçus d'elle, Véronique écrivait :

«... Qui est ce type avec qui je parle ? Qu'est-ce qu'il veut, qu'est-ce qu'il cherche ? Qu'est-ce qui t'attend ? Ça m'est égal, je ne le vois plus : le verre à la main, la cigarette à la bouche, je pense au calme, à la vie ailleurs. Je pense à l'Intellectuel, à Don Juan, à toi peut-être ?»



«Aujourd'hui où le mot d'ordre est « communication », je ne crois plus qu'à cette plongée-noyade qui retourne la pupille».

Théo Lésoualc'h dans le numéro 8 de la revue MAI-HORS-SAISON entièrement consacré à l'auteur.



Théo Lésoualc'h, **L'ÉCRITURE-VÉRONIQUE**, livre publié en novembre 1989 à l'occasion des 20 ans de la Revue et des Éditions MAI-HORS-SAISON.



Entretien avec Théo Lésoualc'h à propos du livre **LA VIE VITE** publié aux **Éditions Denoël** dans l'émission **LE FOND ET LA FORME** sur Ina-vidéo.

La vie avec le mot. La vie au pied de la lettre.
Et toutes les interrogations que je ne résoudrai jamais.

Sur les mots ces phrases qui naissent de mes instants-détritus, sur la traduction immédiate, par mots, d'un moment perçu comme moment par le regard... ou par l'ouïe... ou par la caresse, qu'importe !

Quelle distance peut séparer l'écriture de l'image ?
... d'un idéogramme ?
... d'un hiéroglyphe ?

Et où commence la réalité d'un mantra ?
Réalité universelle ou bien ?
Entre notre perception symbolique et un mantra quelle profondeur de gouffre ?
Et du mantra à l'Harmonie ?
Du mantra à la litanie ?
Du mantra à l'onomatopée ?
Du mantra etc etc... ?

Perception ou perdue ou seulement enfouie et que quelques-uns peut-être parviendraient à coordonner, à transmettre grâce à des techniques précises ?

Et la poésie... comment fait-elle sien le mot ?
En quel lieu la rencontre ?
En quel lieu du «hasard» la perception d'une de ces phrases fugitives ou rescapées d'une perception précédente ou différente (comme dans la machinerie du rêve) mais qui ne fait que traverser la pensée sans y laisser sa marque ?
Et faut-il voir en cette incroyable faculté de disparaître le même processus que ce qui dans la nature peut passer pour un gigantesque gaspillage ? Celui du spermatozoïde rescapé entre milliards ?

Autant de questions... questions questions
pourquoi le pourquoi des questions ?

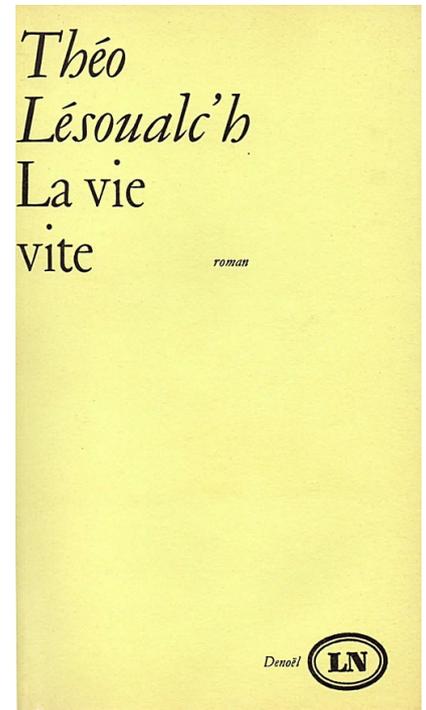
Et je m'interroge : faut-il laisser tomber la question ?

Vous serait-il un jour arrivé de pénétrer dans un gigantesque hangar d'exposition de livres... je pense à Francfort par exemple... et d'en parcourir le circuit, cerné jusqu'à l'asphyxie... et de doucement vous rapprocher de la sortie, vieilli de quelques siècles, la plume serrée entre les fesses et envie de vomir des mètres de ruban de machine à écrire... oui je me serais volontiers jeté à travers les bas quartiers de la ville, vers les bouges les plus analphabètes... si les murs de la ville, en cette époque des Lumières... ne s'étaient déjà travestis en foutritudes de mots marketing... de mots générateurs d'avenir. De toutes ces phrases à reluire.

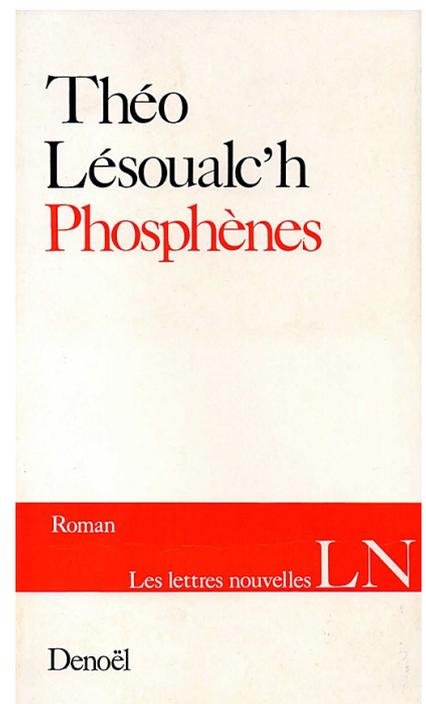
Alors... écrire ?

Écrire.

Et Véronique, il n'est pas besoin de chercher, sera à son tour flagellée, élevée en bûcher et illuminée. Par des collègues de grammairiens légistes proxénètes et détenteurs d'oracles et prêcheurs à gages.
Il me restera à laisser pour moi se reconstituer le tissu des nuits et bramer jusqu'à l'hérésie la vacuité du langage.
Et voguer.
Écrire à haute voix pour reconstituer ce qui aurait depuis toujours été



Le "Mas Brûlé", reconstruit par Théo Lésoualc'h...



mon décor de mirage. J'avais bien cru entrevoir une effigie de femme qui se glissait enjambait les voyelles en tâtonnant le gravier de son pied.

Et ma nuit basculait.

Il est tout juste permis d'avoir peur au moment où surgissent les premières pâleurs, quand la phrase future s'entend avec une seconde d'avance prononcée.

Véronique, elle, était déjà distancée et retombée dans l'anonymat du mystère qui se jouait au Golgotha.

Et écartée. Seule avec une image chiffonnée.

Du visage de la mort transpirée.

Unique lectrice d'une écriture sans rature.

Et aussi, probablement, se demandant le pourquoi.

Combien de nuits je me suis dressé les doigts pétris de maléfices le cœur tapant...

combien de réveils m'ont trouvé affalé

j'ai combien de nuits vécu entre les pages d'une demeure où tout aurait été encore à inventer ?

Une ligne qui se faufile par interstices entre les naufrages du temps par coulisses

et froissant l'intimité des épaves par noyades et virages happenés.

Et le voile masque

le temps d'une passe

le mufle de la bête

qui se crache feu par les naseaux

Véronique se drape dans l'image

de celui supplicié qui avait pris la place du taureau.

L'amour saigne de ne savoir s'écrire

on se grime pour l'évasion

l'air n'a plus assez de caches

on se tient là dans le nulle part du partout à la fois.

La lettre de Véronique avait été écrite sur une table de café. D'un café où je ne pénétrerai jamais...

Je commençai donc ainsi ma première ligne :

« Véronique... »

quand m'interrompit une voix. Mais qui ? Mais venue d'où ? Qui s'adressant à moi me demanda :

– Que se passe-t-il par ici ?

J'écrivis : « Rien... c'est seulement un homme qu'on conduit à la Croix.

– Ah bon, répondit-elle, mais l'autre ? L'autre, qui est-ce ?

– Elle... eh bien, écrivis-je, l'autre, son nom est déjà écrit en haut de la page.

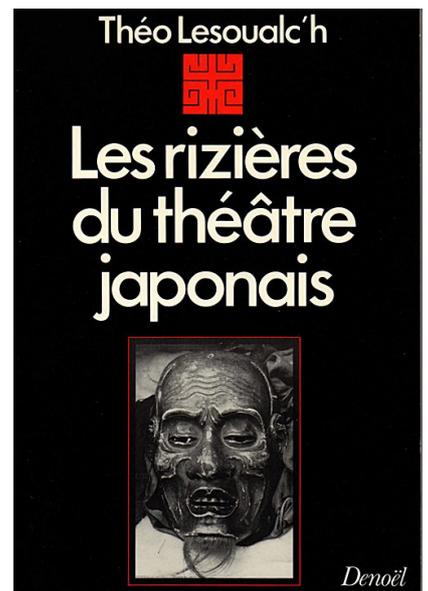
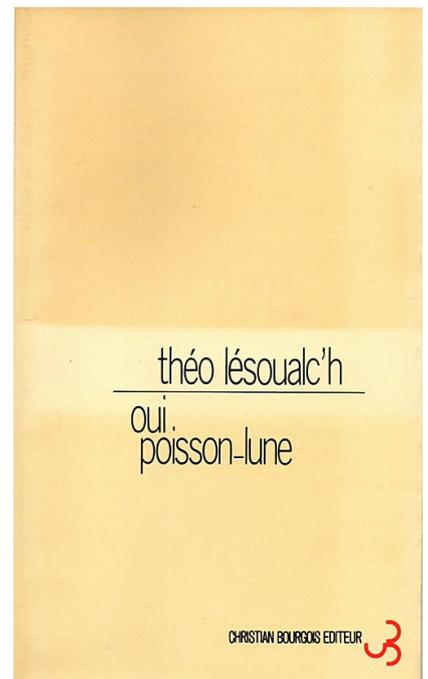
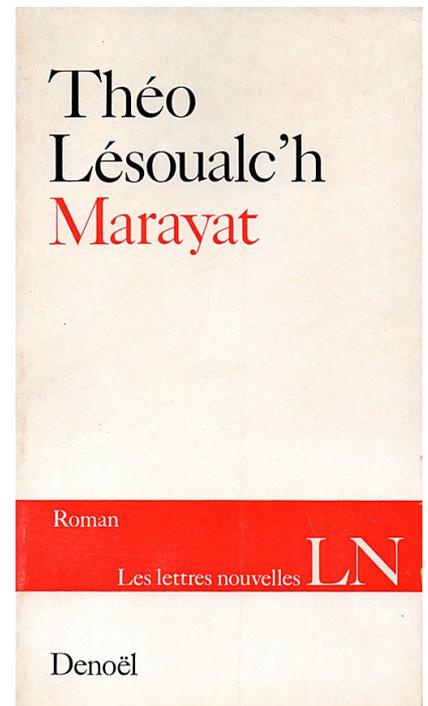
J'entendis la voix qui détachait les quatre syllabes comme quelqu'un qui n'était pas rompu à la lecture :

– Vé ro ni que... ah... Véronique !... je connais pas.

– C'est bien pour ça, écrivis-je, que j'écris son histoire.

La voix aurait encore continué de bavasser mais avant qu'elle n'entamât la phrase suivante je la rayais d'un trait et de nouveau seul retrouvai Véronique.

Je déroulais le corps de Véronique de son drap et l'étais nue en pleine page. La mise en scène devait venir de moi. J'allais seul disposer chacun des accessoires... sachant qu'il me faudrait parfois me plier aux ponctuations, m'affronter aux irrégularités, aux syntaxes, à la sémantique. Ce que je redoutais. Et je surpris, flottant sur les lèvres de Véronique, un sourire à peine...



Mais où se lisait une sorte de défi.

– Normalement, annotai-je discrètement dans la marge, normalement elle ne saurait pas que je me trouve là.

Je m'étais isolé. J'avais fermé les portes. Le téléphone même avait été débranché, on devait ne rien se douter. Et au fur et à mesure que je me livrais aux touches de mon clavier je la sentais de plus en plus présente, qui lisait par-dessus mon épaule... et parfois à travers moi tout en continuant d'avancer dans son histoire... de plus en plus détachée... car les personnages muets qui encombraient les autres tables du café s'étaient tous, un peu grâce à moi, figés. On ne pouvait plus surprendre que le crissement du feutre qui rongea la feuille arrachée d'un cahier. Elle arrivait tout au bas de la lettre presque achevée.

Et j'hésitai encore à la faire signer

j'hésitai parce que j'aurais aimé l'entendre me confier quelques mots de plus...

un mot encore... je suppliais. Bientôt le jour serait levé et plus personne n'écrirait.

Et je me sens chair craquée.

... Sous mon regard... dans la nuée des insectes qui grouillaient de l'alphabet — une sorte d'écriture polyphonique — je percevais les reflets d'une femme allongée. J'attendais les gémissements.

L'écriture a elle aussi ses spasmes
au présent

... et les mots cinglent
hurlent. Se cabrent.

Et tard... bien plus tard dans le sens de l'histoire de Véronique se manifesterait encore celui du portrait-masque choses qui se parcheminent dans l'instant en suspens de mon ruban de machine... comme si par besoin de détourner l'insanité on se prenait à pétrir à même la substance avec en désir souterrain une volonté d'anticiper la fin
une ligne tranquille et d'apparence indifférente
ligne méridienne

ainsi que s'annonçait l'homme, iconoclaste pourtant et qui, quand s'approche l'agonie, improvise sur le champ son image-voulte en se torchant la face et la confie à celle, la première qui se trouve là... La première ? Peut-être pas ? Non, Véronique aurait été choisie.

Je lisais griffonné en petit dans un coin du linge : «à Véronique».

Cela comme pour annuler ce qui doit se dérouler là-haut à quelques pas et qui était «écrit». Tout à l'heure quand le voile du temple se déchirera, que tomberont les ténèbres... tout à l'heure... mais non... ce ne peut être que maintenant sous mes doigts la lumière qui nimbe la peau de Véronique

en lecture du texte

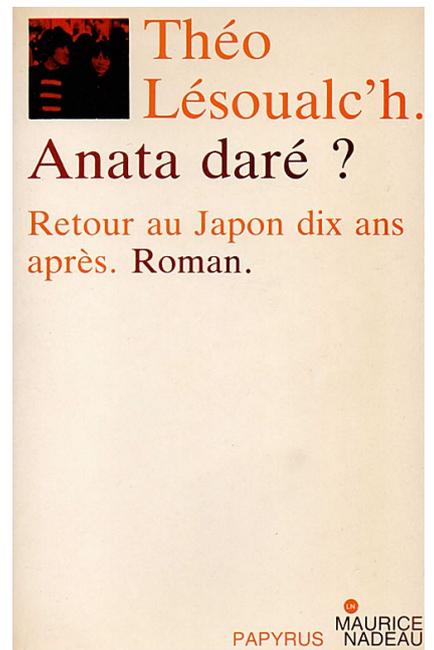
verbe en devenir chair

j'écris.

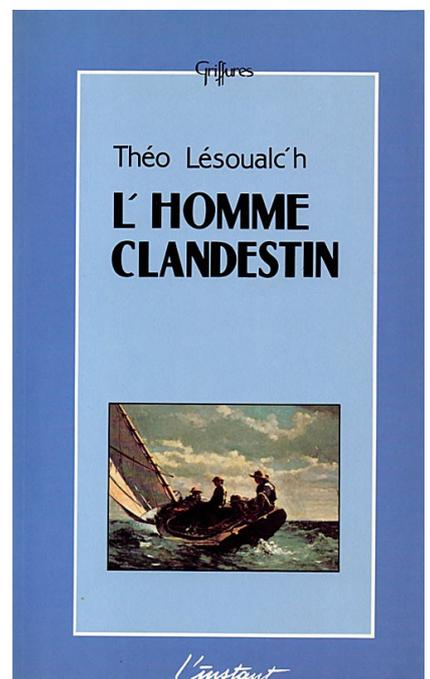
J'écris plongeant sacrilège... afin de trépasser le choix suicidaire qui depuis le début affecte de névrose la sinistre humanité. J'écris fardé, cerné, incendiaire, usant de tout mon pouvoir de hurler afin d'occulter les hurlements du condamné. De celui qui évidemment obéit au règlement

en sacrifié commandité

et je t'écris toi
à corps ouvert



Entretien avec Guy Benoit qui présente le livre ANATA DARÉ. (Et toi, qui es-tu ?) dans l'émission UN LIVRE, DES VOIX avec des lectures d'extraits par François Chaumette sur France-culture.



Entretien avec Théo Lésoualc'h dans l'émission MISE EN PAGE accompagnée de lectures d'extraits par Michael Lonsdale sur France-culture.

Mort le 28 novembre 2008, mime, homme de théâtre, photographe, sculpteur, grand voyageur, romancier, voilà un poète qui nous libère de notre médiocre cuisine intime !

Théo Lésoualc'h incarne L'ÉNERGIE DE LA MARGE, exemplaire, lui qui toujours refusa d'être un donneur de conseils. Trouveur de vie.

embrume de lune encore
de quelques fœtus de rosée
lavis empesé

il pleuvra d'autres pluies de sable
les architectures se modèleront dunes
je visiterai d'autres villes que je ne dévoilerai pas
j'ai laissé Véronique quelque part épousée à l'empreinte.
D'autres images. Autres visages. Naîtront. Se déformeront.
Construiront d'autres paysages. Hors de moi.
Ligne de mots.
Est-ce que jamais personne n'aura prise sur le cadrage de mon voyage ?

Je devrais accepter ma situation de manque
une saison après l'autre
l'écriture quand elle s'interrompt soudain sur le mutisme

je
chuteraï comme le danseur sans fil
le monde est décousu... vous le ne saviez pas ?

Des instants comme ceux-là qui me grimpent
en outrages
au moment où je ne sais plus rien de mon lieu
où l'espace
m'efface

et je redoute l'interruption brutale
qui me lâche en bordure de piste
placardé plein dos
officié
les yeux muselés
le souffle empesé
que le drame fagote
d'oripeaux
défroques de la dernière supplique
dont l'écho sèche
ironique

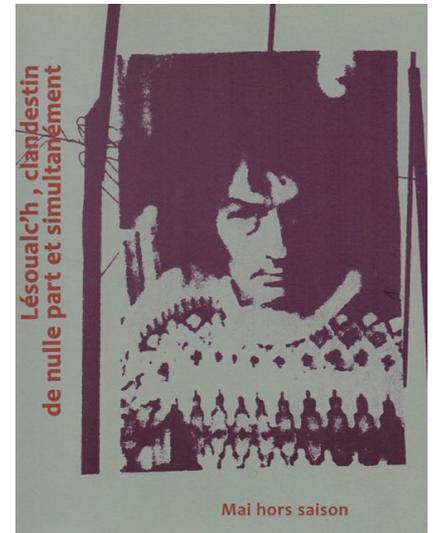
ici
à la commissure du rire

Théo Lésoualc'h

Le parcours d'un frôleur trompant
ses angoisses en sensualisant à travers
les contrastes de la réalité et les
pulsations de l'existence. Des échappées
fulgurantes vers les hauts-lieux de la
métamorphose sans interruption. Bras-
le-corps du langage, tournis-images-
brisures de tout, spirale fuyante du
trop-plein du vide, et derrière les mots
« l'ultra-âme du sonore ». Du presque
divin au plus que divin.

« contre la pollution du mot-mensonge ».

Guy Benoit.



« Attendons-nous à accélérer la cadence.
Durant ses décennies de solitude
ardéchoise, Théo s'est greffé de l'œil non
domestiqué dans les pores et reports de sa
chair à écrire.
Gamberger le vidéo-spinal. Malgré les
obstacles et rides de la syntaxe, détecter
notre fond diffus poétique.
Vacillements, l'ange par la bride.
Les paramètres sautent-moutonnent dans
l'immédiat.
Bien joué, Théo, le siècle ne t'aura pas
imposé ses codes-barres ! »

Guy Benoit, Extrait de la Préface du
livre *LESOUALC'H, CLANDESTIN DE
NULLE PART ET SIMULTANÉMENT*
publié aux Éditions MAI-HORS-
SAISON, 8 Place de l'Église, 53470
Sacé.

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : <http://blockhaus.editions.free.fr/>

POUR CONTACTER FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE - TRACT 5
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**